

M. Kadima-Nzuji, La littérature zaïroise de langue française

Augustin Ntchamande

Volume 24, Number 2, Fall 1991

L'institution littéraire en Afrique subsaharienne francophone

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500979ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500979ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ntchamande, A. (1991). Review of [M. Kadima-Nzuji, La littérature zaïroise de langue française]. *Études littéraires*, 24(2), 143–145.

<https://doi.org/10.7202/500979ar>

Kadima-Nzuji, Mukala, *la Littérature zaïroise de langue française*, Paris, ACCT/Karthala, 1984, 342 p.

■ Une littérature n'est souvent bien comprise qu'en rapport avec les conditions historiques de son émergence. Ce constat est aussi vrai pour la littérature française que pour la littérature québécoise, la littérature africaine, etc. La littérature zaïroise de langue française n'échappe pas à cette règle. Mukala Kadima-Nzuji se propose d'analyser « le phénomène littéraire au Congo [actuel Zaïre] [...] de 1945 à 1965 » (p. 10). L'ouvrage de Kadima-Nzuji se révèle ainsi être plus une histoire littéraire du Zaïre (une histoire du reste tronquée puisqu'elle s'arrête en 1965) qu'une étude des spécificités de l'art littéraire au Zaïre. Ce que l'auteur ne dément pas lorsqu'il affirme : « Nous avons cherché à cerner et à analyser les conditions objectives *d'apparition* au Congo d'une littérature africaine en langue française » (p. 13; souligné par nous).

D'emblée, il faut noter que « la littérature africaine de langue française est apparue assez tardivement dans les territoires belges d'Afrique » (p. 7). Trois raisons expliquent ce délai : l'implantation tardive de l'administration belge, la déficience du système éducatif et la politique coloniale autarcique de la métropole qui visait à isoler les Congolais des grands courants de pensée qui traversaient le monde et le con-

tinent africain, en l'occurrence, la Négritude.

La tripartition de l'ouvrage de Kadima-Nzuji correspond aux trois facteurs qui ont contribué à l'émergence de la littérature zaïroise de langue française : la création de *la Voix du Congolais* (1945-1959), l'institution des concours littéraires (Foire coloniale de Bruxelles, 1948-1950) et la mise sur pied d'un réseau de bibliothèques dont la plus prestigieuse fut la Bibliothèque de l'Étoile. Quatre auteurs sont retenus dans cette étude, sur la base de la « qualité esthétique » de leurs œuvres et de leur « signification sociologique ». La poésie est représentée par A.R. Bolamba, le conte par P.L. Tshibamba; deux romanciers sont également présents : D. Mutombo et T. Malembe.

Avant la création de *la Voix du Congolais*, il existait déjà au Congo d'autres organes de presse, tels les périodiques en langues locales, publiés sous les auspices des missionnaires, et la presse officielle, créée « non pas pour informer ou former les autochtones, mais bien pour servir les intérêts des trusts et des colons installés dans la colonie » (p. 23). Inféodée au système colonial, *la Voix du Congolais*, tribune des « évolués », était un des moyens d'« exercer un discret contrôle » (p. 45) sur les Congolais et de canaliser leurs ardeurs. On comprend

donc pourquoi il y était davantage question de défendre les intérêts des « évolués » que de prendre position en faveur de l'indépendance. D'où « le caractère matérialiste et [...] corporatif des revendications émises par [les] évolués » (p. 60) — les discussions au sujet du statut des évolués qui animent les colonnes du journal en disent d'ailleurs long.

La Voix du Congolais se signale également et surtout par les manifestations littéraires dont elle est le support. Ce qui permet à Kadima-Nzuji de conclure que « *La Voix* [...] devra désormais être considérée comme une « véritable école littéraire » où se sont formés les premiers écrivains congolais » (p. 83). Il faut toutefois relativiser car, comme le constate l'auteur, toute la poésie qui s'y fait est « une poésie exsangue, et de pastiche, brassant les thèmes les plus conventionnels » (p. 89). Il faut attendre 1953 pour voir un « surgissement émotionnel » (p. 91) s'emparer de la poésie congolaise, grâce à la circulation des œuvres d'auteurs africains des colonies françaises et au départ massif des Congolais en Europe. Ainsi voit-on timidement le mouvement de la Négritude faire son entrée dans la poésie congolaise à travers *Premiers Essais et Esanzo : chants pour mon Pays* d'A.R. Bolamba. C'est sans doute ce qui fait dire à V.Y. Mudimbe que « l'Afrique belge, coupée de l'Afrique française pour des raisons politiques, ignore [...] le concept de négritude¹ ».

Mais l'on ne peut attribuer à *la Voix* seule la responsabilité de la naissance de la littérature zaïroise de langue française. Même s'il est vérifié que la production littéraire au Congo belge

n'a pas été un fait uniquement occasionnel (certaines œuvres ayant été écrites « en marge de toute compétition »), on ne peut guère nier l'importance des concours et des prix pour l'éveil littéraire de la colonie. Les concours organisés par *la Voix du Congolais*, l'Union africaine des Arts et des Lettres, etc., témoignent certes de « la volonté de faire du Congo un pôle d'attraction artistique » (p. 187), mais on peut se demander si l'instance de consécration et de légitimation qu'est le prix littéraire a véritablement joué son rôle de promotion des meilleurs, lorsqu'on sait que les concours étaient plus ou moins contrôlés par le pouvoir colonial. Il n'est donc pas surprenant que Kadima-Nzuji pense que l'institution des prix littéraires fut « le moyen utilisé par le pouvoir colonial pour être renseigné sur l'état d'esprit de « ses pupilles », plutôt que le lieu d'une promotion littéraire » (p. 190). Aussi n'est-on parvenu qu'à « encourager les « apprentis-écrivains » plutôt qu'à consacrer des talents longtemps éprouvés, ou à révéler des œuvres et des auteurs d'une réelle valeur » (p. 191).

Heureusement, la Foire coloniale de Bruxelles (1948-1950) viendra combler cette lacune en révélant au public l'écrivain Paul Lomami Tshibamba, auteur de *Ngando*. Cette œuvre est considérée par Kadima-Nzuji comme « la première œuvre littéraire originale qu'ait pu écrire un Congolais » (p. 217). Cependant, même s'il faut se réjouir du rôle non négligeable qu'a joué la Foire coloniale dans la formation d'une littérature congolaise de langue française, il ne faut pas perdre de vue que « le prix littéraire de

1 Cité par Bernard Mouralis dans *V.Y. Mudimbe ou le Discours, l'écart et l'écriture*, Paris, Présence africaine, 1988, p. 37.

la Foire [...] avait été institué aux fins de montrer de façon tangible l'œuvre civilisatrice accomplie en une cinquantaine d'années par la Belgique » (p. 199). C'est dire combien subjectifs étaient les critères qui ont présidé à l'attribution du prix!

Le rôle des bibliothèques en général et de la Bibliothèque de l'Étoile en particulier fut également déterminant dans l'émergence de la littérature zaïroise de langue française. À la faveur de l'ordonnance du 20 avril 1932 est créé un réseau de bibliothèques qui appartient soit à l'administration, soit aux trusts, soit enfin aux missionnaires. Il va sans dire que les lectures proposées aux Congolais sont orientées et rigoureusement sélectionnées, afin de prévenir des complications politiques découlant d'une trop grande ouverture au monde pour ces lecteurs « culturellement immatures ou intellectuellement "grands enfants" » (p. 265). Cependant, à l'inverse des bibliothèques publiques, la Bibliothèque de l'Étoile, créée par le R. P. Comélieu, s'était donné pour objectif majeur de lutter contre l'analphabétisme et de promouvoir l'éducation populaire en Afrique. Les résultats ne se font pas attendre. Timothée Malembe et Dieudonné Moutombo publient respectivement *Mystère de l'enfant disparu* et *Victoire de l'Amour* aux éditions de la Bibliothèque de l'Étoile.

Il apparaît donc clairement que les instances de production et de légitimation que sont *la Voix du Congolais*, les concours littéraires et la Bibliothèque de l'Étoile ont joué un rôle important dans l'émergence de la littérature zaïroise jusqu'en 1965. Il est dommage que Kadima-Nzuji ait choisi la période où cette

littérature commence à s'affirmer effectivement pour arrêter son étude. Notons aussi que le contenu de son ouvrage ne reflète pas tout à fait son titre. Le lecteur s'attendait à ce que l'auteur lui présente la littérature zaïroise actuelle; or il est question de la littérature du Congo-Léopoldville. Il y a là un anachronisme historique qu'il faudrait corriger.

Bien plus, la tentative d'autonomisation de la littérature zaïroise aboutit plutôt à une histoire littéraire du Zaïre, qui décrit davantage les conditions d'émergence de cette littérature que ce qui ferait sa « nationalité ». La question que l'on pourrait alors poser à l'auteur est de savoir en quoi la littérature zaïroise est différente des littératures des autres anciennes colonies belges d'Afrique.

La cohérence et la rigueur de la démonstration de Kadima-Nzuji ont permis cependant d'asseoir les bases historiques et idéologiques qui ont présidé à l'émergence de la littérature zaïroise de langue française. Son étude permet ainsi de comprendre pourquoi on ne peut assimiler la littérature de cette ancienne colonie belge au reste de la littérature africaine de langue française sans courir le risque de falsifier toute son histoire. S'explique alors le peu d'engouement qu'a suscité le mouvement de la Négritude chez les auteurs zaïrois dans les années qui ont précédé la décolonisation. On peut donc à juste titre considérer l'ouvrage de Mukala Kadima-Nzuji comme le « sésame ouvert » de la littérature zaïroise d'expression française d'hier et d'aujourd'hui.

Augustin Ntchamande
Université de Yaoundé